Document generated on 06/01/2025 8:35 a.m.

Liberté

2 Roman populaire et statuette romantique

André Belleau

Volume 3, Number 1 (13), January–February 1961

URI: https://id.erudit.org/iderudit/59811ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Belleau, A. (1961). 2 Roman populaire et statuette romantique. *Liberté*, *3*(1), 452–455.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1961

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

2 Roman populaire et statuette romantique

Ce mois dernier, en lisant *"la Corde au cou"* (1) de Claude Jasmin et *"Tête Blanche"* de Marie-Claire Blais (2), j'ai pris part au drame de l'enfance abandonnée et malheureuse et, dans le premier cas du moins, on m'a incité à bien remarquer de quel poids de fatalité cela écrase toute une vie. Je dois ajouter que l'un et l'autre roman ne m'ont que fort médiocrement ému et quant à la joie de découvrir une *oeuvre littéraire,* donc valable du point de vue de l'art, hé bien! il me faudra repasser.

* * *

"La Corde au cou", à laquelle le Cercle du livre de France a décerné son prix, ressemble fort, pour ce qui a trait à la facture et à la manière, au premier roman de Jasmin, *"Et puis tout est silence"* (3), sans en posséder tout à fait, faute d'un meilleur mot, la chaude et désarmante simplicité. Bien sûr, cela s'explique un peu si l'on songe que dans *"la Corde au cou",* qui n'est pas un roman-confession, le degré de transposition de l'expérience vécue se trouve plus élevé. Cependant, nous avons affaire, dans les deux cas, à un long soliloque concomitant au déroulement des gestes et des événements. Le héros relate une histoire qu'il est en train de vivre, non une histoire qu'il a vécue. Je sais qu'en principe, on ne peut trouver rien à redire à un tel procédé, d'autant plus qu'il a l'avantage de résoudre bien des difficultés sur le plan du métier. Je sais également qu'il est souvent injuste de reprocher à un écrivain des choses de cet ordre, car celles-ci peuvent être fonction d'une profonde intentionalité et d'une vision personnelle de l'univers. Mais est-ce ma faute si, dans *"la Corde au cou",* le procédé en question me paraît plus d'une fois artificiel et rebutant, par exemple lorsque le monologue dont il s'agit est coupé de rêves, ce qui produit l'effet curieux d'un rêveur se racontant à lui-même le rêve qu'il est en train de rêver? Si je ne m'abuse, nous dépassons ici le dédoublement du sujet psychologique pour accéder à son *détriplement.* Et c'est précisément parce que le roman est faible que je me permets d'affirmer qu'il aurait gagné en force et densité si un autre procédé avait été utilisé.

---

(1) Le Cercle du livre de France, Montréal, 1960, 233 pages — Prix du Cercle du livre de France, 1960.

(2) Institut littéraire du Québec, Québec, 1960, 205 pages.

(3) Voir Liberté 60, no. 12, p. 378.

Un homme noie sa maîtresse infidèle en l'étranglant. Cet acte suppose plus qu'une simple jalousie: il est censé être révolte, désespoir, protestation contre une enfance malheureuse, une jeunesse victime de l'injustice sociale et de l'hypocrisie des repus. L'homme, traqué, s'enfuit par les routes et les champs des Laurentides sous le soleil de l'été. Une idée fixe le tenaille: atteindre la maison du père Ubald, fermier qui l'a recueilli quelquefois lorsqu'il était gamin et qui, lui, saura sûrement le comprendre et le cacher. Nous assistons aux péripéties de la longue fuite, où plutôt nous les vivons par le truchement de l'assassin. De larges pans de sa vie passée surgissent à la faveur des rencontres et des événements. L'image d'Ubald revient sans cesse, mythe du Père, du Refuge, de Dieu peut-être (sur ce dernier point, seul Jasmin peut nous renseigner). A la fin, Ubald livre son ami et ce dernier l'étrangle à son tour.

Ce résumé (forcément injuste parce que trop bref) peut nous faire croire qu'il s'agit là, réellement, d'un roman noir, d'un roman dur. Or détrompez-vous. Il est plus rose que noir et fort attendrissant par surcroît. Au début de la lecture, on se met à espérer. On se dit: se peut-il que dans ce paysage depuis trop longtemps exorcisé, un homme *vrai* enfin se révèle, un homme qui, par la nécessité du sang et du meurtre (ça aurait pu être l'amour), remette en question notre ordre social et notre apaisante vision du monde, fasse s'émietter nos masques, nous force à prendre l'air de *l'existant? ... "J'étais heureux d'avoir fait quelque chose, d'avoir enfin... réussi à me débarrasser de... je ne sais quoi, comme d'une croûte épaisse qui, il me semble, m'avait toujours enveloppé"*. Ainsi parle, après son crime, le héros délivré.

Malheureusement, Prométhée ne tient pas sa promesse. Le *virus effrayant du ramollissement* dont il dit s'être à jamais débarrassé (p. 16) agit de façon assez lamentable jusqu'à la fin du roman. Les incidents et les dangers de cette fuite (un peu étirée à mon avis) lui servent très souvent de prétextes à s'apitoyer sur lui-même, à se rappeler ses malheurs passés, à énumérer avec complaisance les rejets et les refus. Je ne suis pas contre la pitié: le reman russe en est imprégné. Et il est vrai qu'il y a quelque chose d'un peu *russe* dans le roman de Claude Jasmin. Mais voilà: dans le cas qui nous occupe, l'attendrissement, la profonde vérité humaine, le tragique véritable de la situation ne sont pas soutenus et contenus, faute de ressources nécessaires du point de vue style et langage. Comme résultat, c'est le mélodrame qui apparaît. J'en veux pour preuve cette scène, au petit matin, entre l'assassin et Alice (pp. 122 - 131). Elle m'est proprement insupportable. A la fin, le pauvre homme prend la nature entière à témoin de sa souffrance. Il s'adresse à une vache (p. 160), à une cigale (p. 177), à un petit chien (p. 186), le meilleur ami de l'homme. De telle sorte qu'on oublie de bien voir la *réalité* de son geste lorsque finalement, il étrangle le vieil Ubald et décide de vendre chèrement sa peau.

Qu'on me comprenne bien. Je ne reproche pas à l'auteur de nous avoir révélé la dimension temporelle de son personnage, donc la lente genèse de son drame, donc des raisons et des motifs qui nous font nous associer à son

désespoir. Je lui reproche bien franchement d'avoir dilué tout cela dans le magma d'une prose molle et sans relief, d'avoir compromis les chances de la pitié faute de plus de rigueur et d'exigences. Et s'il voulait, après tout, nous dépeindre un dur, nous donner un vrai roman noir? Alors...

Soyons juste. Nous avons, avec *"la Corde au cou"*, un roman populaire mieux que médiocre. Et je dis *populaire* sans aucun mépris. Bien au contraire. J'ai quelque respect pour Cesbron et sa lignée.

Dernière remarque. Je me demande si les faiblesses que j'ai soulignées un peu trop longuement plus haut ne seront pas, à la longue, un facteur de réussite littéraire chez Claude Jasmin. J'ai cru déceler, dans ses deux premiers romans, quelque chose qui me plaît infiniment: une sensibilité d'écrivain qui n'est pas *sur ses gardes,* qui ne connaît pas la pudeur aliénante, qui s'avoue aux sentiments élémentaires, aux joies simples et vraies. Cela ne va pas sans dangers quand le temps manque et que le métier n'est pas encore sûr. Mais quel atout majeur chez un romancier! Enfin, je désire insister sur la qualité et la vraisemblance des dialogues de paysans dans *"la Corde au cou"*. En mêlant judicieusement des prononciations typiquement canadiennes (ex.: moé) à des mots et expressions bien françaises (ex.: à la sauvette), Claude Jasmin a résolu, pour lui-même, un problème que plusieurs croient encore insoluble.

*
* *

Je fus tenté d'écrire sur la dernière page de *Tête Blanche* de Marie-Claire Blais: romantisme pas mort! Et ce n'est pas, je le crains, sans quelque colère et partialité que je vais en parler.

Evans, dit Tête Blanche, a dix ou douze ans. De l'internat où on l'a plus ou moins relégué, il écrit à sa maman (qui mourra bientôt) et à Emilie, petite fille fière et bonne dont il tombe amoureux. Devenu externe, il écrira aussi à M. Brenner, son ancien professeur. Tête Blanche est beau et surdoué. Comme il tue les petits chats avec goût tout en lisant des histoires sur Néron et des légendes sur Satan, il tient à la fois du pervers polymorphe et du héros byronien.

Je simplifie un peu. D'accord. On voudra bien comprendre cependant que je parle d'un conte de fées, ou plutôt d'un vague poème en prose entrecoupé de lettres écrit il y a plus de cent ans par une écolière sentimentale à la remorque des *Contes* d'Hoffmann, d'*Eloa* et de M. de Lamartine. Car là-dedans, on s'appelle Evans ou Feldérick (Pourquoi pas Manfred ou Udolphe?). On a pour professeurs Messieurs Brenner et Propius. On traverse des *bourgs* aux *rues noires et tordues.* On ne dit pas la maison de son papa mais la *maison du Père* (où, bien entendu, *quelque chose... effraie).* On se demande si *Dieu a compris Lucifer,* si *les fils de Satan ont le droit de vivre sur la terre,* on écrit un poème intitulé les *Princes de l'Enfer,* etc.

Non, non et non! Ce n'est pas à ce prix-là qu'on nous rendra sensible à la douleur retenue et subtile d'un enfant étrange et seul qui perd sa mère

et qui est en proie à des conflits émotifs profonds affleurant par un jeu d'images et de gestes ou encore à l'émouvante ascension d'un adolescent vers l'homme. Car il y a, çà et là, et surtout à la fin, d'assez belles pages. Pas assez nombreuses quand même pour nous faire accepter un trop grand nombre d'images faciles et faussement poétiques, jetées là-dedans comme à la course, et relevant plus, il me semble, de la négligence que de la facilité. Je m'excuse de le dire: le mystère de l'enfance a droit à plus de respect. Et ce n'est guère le respecter que d'essayer de nous faire croire à ce Maldoror d'internat faisant la roue dans ce qui m'a paru être une ville allemande de l'époque romantique coloriée à la Walt Disney.

Je devine bien que Marie-Claire Blais a puisé tout cela en elle-même et que son livre se situe délibérément hors du temps, de *notre* temps. On ne saurait l'en blâmer. Tout le mande est libre d'écrire des contes de fées. Et dans *Tête Blanche,* Marie-Claire Blais crée évidemment de toutes pièces, et à son usage, un monde fait de symboles, d'abstractions, de mythes dont elle possède la clé. Ne me demandez pas de la chercher.

André BELLEAU